

Léon Werth

Claude Monet

espaces
& signes

Préface de l'éditeur

Léon Werth (1878-1955) est un amateur d'art et un chroniqueur engagé. Il collabore à la presse quotidienne et à de nombreuses revues en publiant des articles très documentés. Comme Octave Mirbeau, dont il fut très proche, il s'inscrit dans une esthétique engagée et combattante. Il défend activement les courants artistiques de son époque, impressionnisme et fauvisme. Il militera également en faveur de la création d'un musée Monet.

Dans cette monographie consacrée à l'artiste, il observe le travail du peintre plus qu'il n'en analyse les tableaux. L'approche est humaine, attentive à ce que l'œuvre elle-même exige de celui qui la crée. C'est l'acte de peindre de Monet qu'il veut nous faire partager, dans sa tension

permanente, sa répétition obstinée, sa volonté de tenter de capter l'insaisissable évolution de la lumière, comme il l'a fait notamment dans la série consacrée à la *Cathédrale de Rouen* ou celle sur les *Meules*.

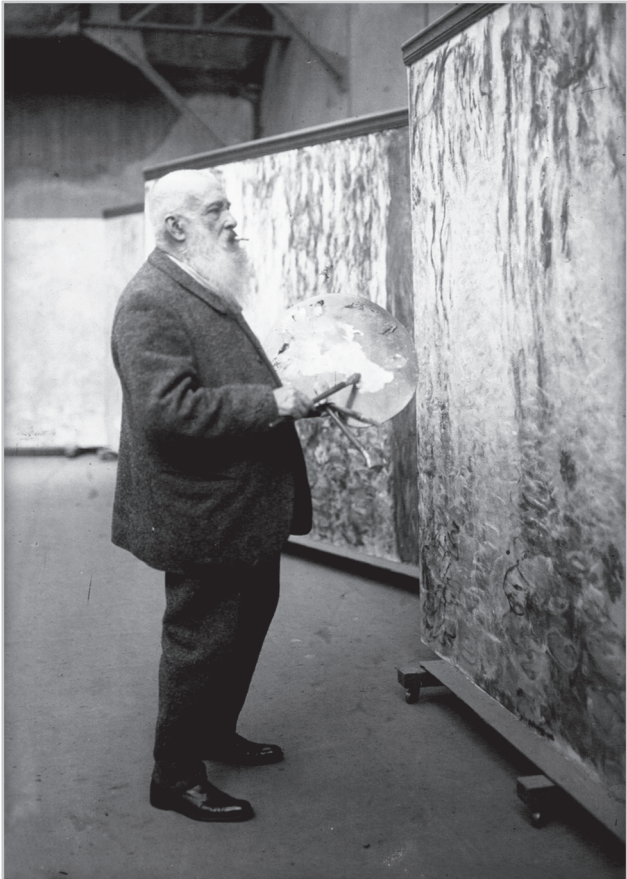
Claude Monet, dans une persévérance qui l'épuise parfois, s'acharne à poursuivre et fixer une perception. Il corrige et recommence souvent. Monet peint et c'est bien l'exigence d'un regard rarement satisfait de lui-même qui le guide.

Il y a chez Léon Werth une méfiance profonde à l'égard des discours trop affirmés. Il ne décrit pas Monet comme un génie isolé dans une aura glorieuse mais comme un homme qui doute et qui s'obstine. Sa cécité progressive n'est pas traitée comme une fatalité tragique mais comme une expérience concrète, quotidienne, qui transforme le rapport au monde et à la couleur. Peindre quand la vision se trouble devient un acte d'une rare intensité.

Léon Werth met en avant le rapport essentiel de Monet à la nature et sa manière de la regarder, d'en prévoir l'évolution, les changements, de saisir l'instant et les vibrations de la lumière et de voir cette évolution dans l'espace et dans le temps.

En nous montrant la sincérité et la modestie de Claude Monet au plus près de son acte de peindre, il nous brosse un portrait très humain et unique de l'artiste.

Claude Monet



Claude Monet dans son atelier à Giverny en 1920,
photo de l'agence Meurisse

Je ne saurais dire exactement l'année. C'était entre 1900 et 1910. Une galerie de la rue Richepanse exposait des aquarelles de Signac. Claude Monet entra. Sa barbe, qu'il portait longue, était blanche. On ne voyait d'abord que cette barbe blanche. Mais que le mot de vieillard, avec ce qu'il contient de lassitude et d'usure, convenait mal à Claude Monet ! Ses épaules étaient droites, son pas nerveux. Avant de s'approcher des murs où les aquarelles étaient accrochées, Claude Monet s'arrêta au milieu de la salle. Le mouvement de son regard fut bref et circulaire. Si ceux que nous appelons les chefs n'avaient d'ordinaire un pauvre regard vacillant et qui mendie l'approbation, je dirais que ce regard fut un regard de chef. Puis ce fut comme un dé clic. Et Claude Monet, soudain, alla droit

à l'une des aquarelles et la désigna du doigt au marchand. C'était celle qu'il avait choisie. Ce fut ensuite seulement qu'il fit le tour de la salle, lentement.

On le connaît mal par ses photographies. Elles ne donnent qu'une sorte de patriarche. On n'y découvre qu'une effigie de vieil artiste, un personnage. Toujours cette barbe et ce petit chapeau mou. Mais ce qui, tout d'abord, déconcertait en Claude Monet, c'est qu'il n'y avait point de personnage en lui. Jamais un homme ne se conserva dans un pareil état de simplicité. Les jeunes gens, qui eurent la chance de connaître un temps où l'on n'approchait point d'un grand artiste avec une curiosité limitée au reportage, ne trouvaient point en lui un prince de la peinture. Il ne leur donnait pas l'audience attendue et ne les accueillait pas avec une hautaine bienveillance. Cela eût tout simplifié. On eût échangé beaucoup de déférence contre quelques maximes éternelles et quelques paroles d'encouragement. Le rite eût été accompli. Mais cela était bien plus